

Au début de notre étude nous avons indiqué les trois interprétations essentielles du plan de l'impérialisme américain dont l'exécution fut confiée à Roosevelt.

Le capitalisme présentait l'ensemble des mesures comme devant apporter une solution aux problèmes de la crise économique. Mais, en réalité, il s'agissait bien plus d'un battage d'estrade destiné à camoufler le plan réel du capitalisme yankee : attaque générale contre la classe ouvrière, ou mieux, préparation des conditions pour empêcher la classe ouvrière de passer au déclenchement de ses actions de classe.

Pour les problèmes économiques, Roosevelt lui-même est obligé de donner une réponse sans équivoque : Après quatre années de crise, qui ont rétréci la production générale, une certaine reprise, pour la reconstitution des stocks épuisés, devait se vérifier ; il fallait lui conférer un caractère spécifiquement capitaliste.

Qu'il s'agissait d'une période occasionnelle et non d'une solution de la crise, cela est prouvé par les caractères de l'activité économique fébrile entre mars et juillet 1933. Les branches industrielles, particulièrement sensibles à la reprise industrielle de cette époque, ne sont nullement celles qui constituent l'armature même du capitalisme ; d'autre part, l'accroissement de la production de l'acier ne se dirige pas vers l'industrie du bâtiment, forme caractéristique de l'investissement capitaliste à long terme. En général, les autres branches économiques, exception faite pour celles s'occupant de la production de matériel de guerre, marquent une régression nette après juillet, même à l'égard de la production de 1932.

Par ailleurs, Roosevelt a profité de cette reprise économique, contingente et passagère, pour réaliser un plan de consolidation du grand capitalisme monopoliste, par la suppression des survivances individualistes au sein du capitalisme américain, et tenter de réaliser le contrôle total de l'impérialisme financier sur toute l'économie. Mais où on pourra le mieux constater les résultats de la politique de Roosevelt et comprendre la réelle signification de toutes ses mesures économiques, c'est dans le domaine social. Par les déclarations du général Johnson, que nous avons rappelées, Roosevelt s'est assigné comme but de diriger la classe ouvrière non vers une opposition de classe, mais vers sa dissolution au sein même du régime capitaliste, sous le contrôle de l'Etat capitaliste. Ainsi des conflits sociaux ne pourraient plus surgir de la lutte réelle — et de classe — entre les ouvriers et le patronat et ils se limiteraient à une opposition de la classe ouvrière et de la N. R. A., organisme de l'Etat capitaliste. Les ouvriers devraient donc renoncer à toute initiative de lutte et confier leur sort à l'ennemi lui-même. Il est fort compréhensible que la social-démocratie, dont la fonction historique est celle d'asservir le prolétariat au capitalisme, trouve dans la N. R. A. des morceaux de socialisme et engage le prolétariat à appuyer le programme « socialiste de Roosevelt ».

Demain, et les grèves de Pensylvanie sont là pour le prouver, si les ouvriers passent à des mouvements de classe, ils se trouveront devant le bloc qui va de l'American Federation of Labor, jusqu'à la N. R. A. et la police pourra les mitrailler au nom du programme « socialiste » de Roosevelt. Le prolétariat américain n'a pas eu, dans le parti communiste, le guide qui lui était indispensable dans cette période de quelques mois de reprise économique, pour déclencher ses mouvements de classe. Voilà pourquoi la N. R. A. lui a été imposée. Demain, les clauses des Codes du Travail seront annulées par le capitalisme. Et les ouvriers dans une situation moins favorable n'auront même pas la force d'obtenir le respect des Codes et vivront l'époque où, même au point de vue formel, la N. R. A. se sera transformée en organe d'oppression violente.

Enfin, au point de vue international et des rapports entre les impérialismes, Roosevelt peut affirmer avoir obtenu des succès effectifs. En effet, si par la dévalorisation du dollar, le capitalisme américain n'est pas encore parvenu à arracher des positions à ses rivaux, il a quand même réussi à défendre plus efficacement le marché américain contre la concurrence étrangère par le renforcement de sa politique douanière. Mais que fera de toute sa surproduction le capitalisme améri-

cain ? Roosevelt ne peut avoir d'autres vues que celles des autres impérialismes, puisqu'il lui est impossible d'écouler pacifiquement cette production à l'extérieur comme à l'intérieur, il ne peut s'orienter que vers la guerre pour essayer de conquérir d'autres marchés. Les récents événements d'Extrême-Orient et la reconnaissance de l'U. R. S. S. sont des mesures toutes pratiques et orientées dans cette direction : le demi-milliard d'habitants de la Chine est un appât de premier ordre pour les appétits des impérialismes américain et japonais : N. R. A., guerre économique, guerre monétaire, ne sont que les pionniers de la guerre de demain.

MITCHELL.

— C'est une illusion insensée que de croire que les capitalistes se soumettraient de bon gré au verdict socialiste d'un parlement ou d'une assemblée nationale, qu'ils renonceraient tranquillement à la propriété, aux bénéfices, à leur privilège d'exploitation. Toutes les classes dirigeantes ont lutté, jusqu'à présent, avec la dernière énergie, pour leurs privilèges. Les patriotes romains, de même que les barons féodaux du moyen-âge, les chevaliers anglais, de même que les marchands d'esclaves américains, les boyards valaques, de même que les fabricants de soie de Lyon, tous ont versé des torrents de sang, enjambé les cadavres, semé les meurtres et les incendies, provoqué les guerres civiles et les trahisons d'Etat pour défendre leurs privilèges et leur pouvoir.

La classe capitaliste impérialiste, en sa qualité de dernier rejeton de la classe des exploités, dépasse tous ses prédécesseurs en brutalité, en cynisme et en bassesse. Elle défendra son saint des saints, ses bénéfices et ses privilèges d'exploitation, du bec et des ongles par toutes les méthodes de froide cruauté, dont elle a fait preuve dans toute l'histoire de sa politique coloniale et de la dernière guerre mondiale. Elle mettra en branle ciel et enfer contre le prolétariat. Elle mobilisera les campagnes contre les villes, elle excitera les couches retardées des ouvriers contre l'avant-garde socialiste, elle organisera des massacres avec l'aide des officiers, elle cherchera à paralyser toutes les mesures socialistes par mille moyens de résistance passive, elle soulèvera contre la révolution une vingtaine de Vendées, elle invoquera pour son salut l'invasion étrangère, le fer exterminateur de Clemenceau, de Lloyd George et de Wilson ; elle préférera transformer le pays en montagnes de ruines fumantes plutôt que de renoncer de bon gré à l'esclavage salarié.

R. LUXEMBOURG (Que veut l'Union de Spartakus ?)